

Zeitschrift: L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 2

Artikel: Aux gorges de l'esclavage
Autor: Corinne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-349323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

Le numéro: 10 centimes.

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.

Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration.

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année: 1 fr. —

Pour l'étranger » 1 fr. 50

AUX GORGES DE L'ESCLAVAGE

C'était au printemps. Le temps était radieux et dans l'éclat du soleil la nature paraissait s'animer de nouveau, s'égayant de couleurs encore indécises qu'enveloppaient, comme un nimbe immense, les brumes légères de l'horizon. Le lac tranquille reflétait dans le profond de ses eaux bleues les rochers nus qui bordent la route, ajoutant à cet ensemble si parfait de beautés naissantes la mélancolie de ses ondes, la monotonie de ses lignes.

* * *

Je suivais ainsi la rive depuis un quart d'heure environ, sans but arrêté, m'oubliant un peu, dans la paix sereine du printemps, aux charmes de cette poésie nouvelle, rêvant... je ne sais de quoi... de lumière, de bonheur, d'harmonie... Quand, subitement, une pensée me hanta. Plus au nord, sur le versant, le sol s'évasait puis se resserrait en forme de gorge dans le fond de laquelle s'entassaient, pêle-mêle, des fabriques aux façades crasseuses, aux cheminées noircies, aux abords sales et sans issue. Une atmosphère lourde et aromatisée d'une persistante odeur de chocolat montait des usines en action. Tout cet entassement de fabriques inélégantes et décrépites, avec des apparences de vieilles fortifications ou de casernes vous donne l'idée d'un antre, d'un gouffre où la lumière ne pénètre pas, où le soleil ne luit jamais. C'est une espèce d'« Abîme » dont Zola eût découvert les secrets, dans les profondeurs duquel il eût surpris des drames, heurté des chaînes et se serait senti impressionné par le spectacle douloureux de la servitude.

Je poussai plus avant dans la gorge, et sur le chemin une femme et un enfant me précédaient. Qu'étaient-ils, où allaient-ils ? La femme, probablement la mère, petite, courbée, marchait la première d'un pas mal assuré, éniue, épeurée. L'enfant, d'âge avancé déjà, la suivait, indifférent, l'allure trainante, la tête baissée, secoué parfois

d'un élan de curiosité instinctive. Il avait la physionomie d'un fou, d'un dégénéré, sans expression précise, le regard étonné, la bouche souriante. Il s'arrêtait chemin faisant et regardait, sans avoir l'air de comprendre, les ateliers terreux, les machines en fonction, les courroies en mouvement; il souriait, puis reprenait le chemin que sa mère avait suivi.

Je les vis entrer dans des bureaux pour en ressortir aussitôt et reprendre leur route sans rien se dire, balancés comme des épaves que la faim pousse d'écueil en écueil. Ils entrèrent de nouveau au bureau voisin et en ressortirent immédiatement après. Que voulaient-ils ? A les voir ainsi naviguer, je pensai qu'on cherchait à faire employer l'enfant à quelques travaux d'usine. C'était probablement le fils d'un ouvrier pauvre, d'un alcoolique dont la vie dégradante avait transmis à sa trop nombreuse descendance les germes pathologiques de ses vices, les tares héréditaires de sa dégénérescence. Le pain manquant au foyer, il fallut évidemment se décider d'abandonner l'ainé à ses propres forces et de le faire travailler pour le laisser vivre, tandis qu'il aurait eu besoin de prévenances, de protection et de soins.

Cette mère et cet enfant, obligés par la nécessité de se proscrire, de se livrer à la pieuvre patronale, symbolisaient à mes yeux tout le prolétariat entier, ployé sous le joug capitaliste, obéissant aux passions des grands.

Je pensai alors à ces centaines d'ouvriers et d'ouvrières que les usines cloîtent comme dans des prisons, cachant derrière les barreaux puisants de leurs cellules, les détenus privés du soleil, du jour et de l'espace. Je pensai à ces pauvres jeunes filles qu'à l'âge le plus tendre on livre à la fabrique, on asservit à un travail érevent, excessif, alors que leurs facultés sont incomplètement développées, que leur santé est encore frêle et chétive - à ces mères dont la maternité trop souvent torturée leur a procuré, au lieu des joies douces et sacrées de la famille, les privations du cœur, la servitude du corps, l'enfer de l'usine - à tous ces êtres humains

travaillant, produisant, amassant des produits et vivant misérablement, sans liberté, sans plaisirs, pendant que les exploiters et les actionnaires vont se reposer de leur paresse dans les stations de bains près des Alpes ou au bord de la mer.

* * *

Pourquoi ces inégalités ? Les exploiters ont-ils plus de mérite à posséder les richesses que les travailleurs qui les produisent ? Les possèdent-ils parce que ce sont eux qui turbinent le plus : dix, onze heures par jour ? Disposent-ils légitimement de leur fortune dont ils font un véritable instrument de despotisme ? De quel droit ont-ils le pouvoir de faire travailler autrui en le laissant végéter ou de le condamner à la faim en lui refusant du travail ? Il n'y a plus de droits quand le corps et l'esprit ne sont pas libres ; il n'y a plus de droits quand la vie n'est faite que de servitude et d'abdications ; il n'y a plus d'indépendance quand on est sous l'autorité d'un ou de plusieurs hommes.

Et comme l'existence dément tous les jours la Bible qui enseigne aux grands dispensateurs de philanthropie « aime ton prochain comme toi-même », car pour aimer son prochain il faudrait ne point l'asservir, ni le laisser se priver de quoi que ce soit ! Comme elle flétrit la morale de notre société dont le but devrait être de laisser vivre et faire vivre !

Si donc les humains veulent s'affranchir, s'ils veulent goûter au calice de la liberté la rosée fraîche des joies et des bonheurs, s'ils veulent dans les élans de la pensée vivifier leur âme et fortifier leur esprit et dans le concert des passions retremper leur énergie, qu'ils n'attendent rien de la bonté des puissants, qu'ils n'espèrent rien de notre organisation sociale actuelle.

Qu'il s'associent au contraire dans la poursuite de cet idéal, qu'ils s'entraident mutuellement en ne comptant que sur l'effort de leur classe — sur leur propre effort.

Prolétaires ! la nature ne vous a pas créés esclaves. Ses prés, ses fleurs, ses moissons, ses richesses vous appartiennent ; la nature, c'est la vie et pour vivre il faut être libre.

Devenez donc des fils de la nature ! Devenez libres !

Corinne.

CHEZ NOUS

Ouvriers et ouvrières d'Yverdon, ne portez plus de cravates rouges ni d'emblèmes d'aucune sorte de couleur rouge ; il y a des gens qui se sentent menacés dès qu'ils voient un morceau d'étoffe couleur de sang.

Le Peuple, organe des radicaux d'Yverdon, est certainement dirigé par des gens de cette espèce. Ils sont très étonnés, au *Peuple*, de n'avoir pas entendu de cris discordants dans notre cortège du Premier Mai. Ils s'attendaient sans doute à ce que les injustices qu'ils commettent, avec tous nos bourgeois, soulèvent nos imprécations, et le drapeau rouge leur est apparu sans doute comme l'emblème du sang qui devra être versé en expiation de leurs fautes.

Ils nous jugent à leur aune et c'est leur mauvaise conscience qui leur fait craindre des représailles.

Ce même journal ajoute : « Une centaine de citoyens de notre ville ont donc trouvé qu'il n'y avait pas suffisamment de jours de chômage par année. »

Certainement, les ouvriers ont besoin au moins d'un jour pour discuter leurs intérêts de classe et chercher la voie vers la libération.

Et les ouvrières femmes ou les femmes d'ouvriers en ont plus besoin encore.

Combien parmi nous, ouvrières et femmes d'ouvriers, ne comprennent pas qu'elles doivent soutenir leurs maris, leurs camarades de travail ! et cependant, combien d'entre nous doivent abandonner leurs enfants en des mains étrangères pour aller travailler à des tarifs de misère dans les fabriques, ruiner

APRÈS LA BATAILLE

(Rêve d'un réaliste)

L'effroyable bataille s'était terminée à la tombée de la nuit.

Sur le champ de carnage, qu'éclairait d'une lumière crue la pleine lune, le silence se faisait de plus en plus ; les cris des blessés allaient s'affaiblissant à mesure que décroissaient les forces vitales ; dans le lointain on entendait encore çà et là un coup de canon ; les voitures d'ambulance, avec leur cortège de médecins et d'infirmiers, circulaient lentement entre les piles de morts et de blessés, pour ramasser ceux-ci, les panser et les transporter aux ambulances.

Sur la vaste étendue, on ne voyait pas une seule créature humaine qui marchât debout.

Soudain, dans ce lieu d'horreur, parut une femme. S'avancant lentement, elle se penchait successivement sur chacun des officiers couchés sur l'herbe, lui soulevait la tête, le regardait au visage ; puis, se relevant péniblement, elle allait à un autre, d'un pas

chancelant, pour examiner encore celui-là, et poursuivait de la même façon sa recherche toujours infructueuse.

Après une heure entière ainsi employée en efforts inutiles, elle s'assit, complètement épuisée, sur un monticule de gazon, pour se reposer et reprendre des forces avant de continuer sa lugubre course. Immobile, elle écouta un moment la plainte des blessés, puis regarda fixement le champ de bataille.

« Où peut être mon Arthur ? » dit-elle à haute voix, et elle commença à sangloter. Alors on put voir bouger quelque chose qui, caché dans l'ombre du monticule, était resté jusqu'à ce moment inaperçu de cette femme ; une tête se souleva un peu, avec de sourds gémissements, et la lune éclaira la figure du guerrier blessé à mort.

« Arthur ! » s'écria la femme. Elle poussa un cri perçant, et tomba morte à côté de son époux expirant.

Or, cette femme était dans un état de grossesse avancée et, dans ce dernier mouvement d'angoisse et d'effroi, elle avait mis au monde un petit garçon, qui, en naissant, commença à vagir.